



**Cahiers d'Asie centrale**

**9 | 2001**  
**Études karakhanides**

---

## Activités archéologiques françaises au Turkménistan

Olivier Lecomte

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/649>  
ISSN : 2075-5325

### Éditeur

Éditions De Boccard

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2001  
Pagination : 289-302  
ISBN : 2-7449-0289-6  
ISSN : 1270-9247

### Référence électronique

Olivier Lecomte, « Activités archéologiques françaises au Turkménistan », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 9 | 2001, mis en ligne le 13 janvier 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/649>

---

© Tous droits réservés

## Activités archéologiques françaises au Turkménistan

*Olivier Lecomte*

Créée en 1994, la Mission archéologique Franco-Turkmène constitue la poursuite logique des recherches menées par Jean Deshayes en Iran du nord-est de 1959 à sa mort, en 1979.

### Le nord-est iranien et l'Asie centrale méridionale

Le site de Tureng tepe dans la plaine de Gorgân, dont il dirigea les fouilles jusqu'à la révolution islamique partageait en effet, dès ses niveaux de l'Âge du Bronze, une partie de ses traits culturels avec l'horizon centre-asiatique. Révélée par les fouilles soviétiques entreprises dans les années vingt, puis dans le cadre de "l'Expédition Pluridisciplinaire en Turkménie Méridionale" (YOUTAKE), à partir de 1946, l'archéologie de cette région connut un regain d'intérêt lors de la découverte, au début des années soixante-dix, d'assemblages culturels inconnus jusqu'alors et issus du pillage de sépultures d'Afghanistan septentrional.

Les parallèles que l'on pouvait établir entre certains éléments de cette culture matérielle et celle de la plaine de Gorgân contribuèrent alors à renforcer la conception, qui se faisait jour, du rôle fondamental joué par cette plaine dans les relations entre le plateau iranien et l'Asie centrale<sup>1</sup>. Même si l'expression matérielle de ces cultures de l'Âge du Bronze diffèrait sensiblement<sup>2</sup> selon les régions, on n'en constatait pas moins l'existence d'une réelle communauté idéologique entre le nord-est iranien et la Bactriane-Margiane aux III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> millénaires. Certains objets, comme les colonnettes à gouge et les sceptres en pierre, recueillis le plus souvent dans un contexte religieux où funéraire, fournissaient de fait l'illustration de croyances communes. De plus, la présence, dans le sud de l'Asie centrale, de structures architecturales communes, comme les terrasses hautes (à Tureng tepe et Altyn depe, notam-



Fig. 1. Geoktchik Depe. Vue générale des fouilles.

ment) à usage cultuel, alliée à l'émergence et au développement d'une remarquable civilisation urbaine, la civilisation de l'Oxus, démontraient une évolution parallèle de l'Iran du nord-est et du Turkménistan méridional.

Cependant, une région du sud-ouest du Turkménistan demeurait relativement inexplorée, celle qui prolonge au nord la plaine de Gorgân, au-delà du fleuve Atrek : la plaine de Misrian, connue également aux périodes historiques sous le nom de Dehistan. C'est précisément cette région qui aurait pu jouer le rôle de zone de contact entre les cultures à céramique grise lissée de la plaine de Gorgân<sup>3</sup> et celles à céramique peinte du piémont oriental du Kopet Dag<sup>4</sup>. Des recherches y avaient été conduites dès la fin des années vingt par A. A. Marushtchenko et M. E. Masson, puis par V. M. Masson dans les années cinquante, dans le cadre de la YOUTAKE. Une ébauche de carte archéologique en avait ensuite été réalisée sous la direction de G. N. Lisistyna et E. E. Atagarryew, qui consacra par la suite trente ans à l'étude des vestiges islamiques de la plaine de Misrian.

C'est donc très naturellement que la Mission archéologique franco-turkmène se fixa pour but l'exploration géo-archéologique du Dehistan. Un contrat de coopération d'une durée de quatre ans (1994-1997<sup>5</sup>) fut signé pour ce faire, entre l'Institut d'Histoire Batyrow de l'Académie des Sciences du Turkménistan et l'UPR 9032 (aujourd'hui intégrée à l'UMR 7041) du CNRS.

## L'Âge du Fer au Turkménistan

Il ressortait des travaux antérieurs qu'aucune occupation de l'Âge du Bronze n'était attestée au Dehistan et que d'éventuels contacts entre la plaine de Gorgân et le piémont septentrional du Kopet Dagħ (Atak) n'avaient pu se produire qu'en franchissant la vallée de la Sumbar, affluent de rive droite de l'Atrek<sup>6</sup>.

L'occupation la plus ancienne que l'on ait reconnue dans la plaine de Misrian date du début de l'Âge du Fer. Connue sous l'appellation de Dehistan archaïque ([XIV<sup>e</sup>-]XIII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.), elle constitue, avec celle de Yaz, l'une des cultures majeures de cette période au Turkménistan. Le complexe du Dehistan archaïque est limité aux plaines de Misrian et de Gorgân, où il a été reconnu dans les niveaux de l'Âge du Fer à Tureng tepe (TT IVA). Les assemblages qui le caractérisent, à forte proportion de céramique grise, résultent très vraisemblablement de l'évolution des céramiques grises lissées de l'Âge du Bronze d'Iran du nord-est. Le passage de l'Âge du Bronze de la plaine de Gorgân à l'Âge du Fer du Dehistan est sans doute à rechercher (et à éclaircir) dans la vallée de la Sumbar où des sites et des cimetières fouillés par les archéologues soviétiques (sous la direction d'I. N. Khlopine), présentent un matériel céramique de transition, partiellement contemporain de la phase post-urbaine de la civilisation de l'Oxus.

La culture de Yaz I (1450-1100 av. J.-C.), quant à elle, appartient au vaste ensemble des cultures à céramique façonnée peinte, attesté du Xinjiang à la Bactriane-Margiane et du sud de l'Hindou Kouch au Ferghana et à la région de Tachkent, entre 1 500 et 400 av. J.-C. Elle semble résulter d'un processus complexe mettant en cause de profondes transformations de la civilisation de l'Oxus et des mouvements probables de populations des steppes, sans doute du groupe Andronovo. Elle recouvre approximativement la zone que caractérisait, à l'est d'Ashgabat, la céramique peinte de type Namazga à l'Âge du Bronze, le site éponyme, Yaz depe, étant localisé dans le delta du Murghab.

## Le Dehistan

### *Les conditions géographiques*

À la différence de la plaine de Gorgân, dont la fertilité s'explique par la proximité de l'Elbourz, par les cours d'eau qui en descendent pour rejoindre la rivière Gorgân, ainsi que par des précipitations régulières, le Dehistan est une zone au climat semi-aride, une plaine alluviale où aucune pratique agricole n'était possible sans le recours à l'irrigation, malgré la présence de l'Atrek.

Limitée au sud par ce fleuve, au nord par l'Ouzboï, lit épisodique fossile de l'Amou Darya, à l'est par le Kopet Dagħ et à l'ouest par le rivage de la mer Caspienne, la situation géographique particulière de la plaine de Misrian

en fait une sorte de cul-de-sac condamné au nord par la frange sud-ouest du désert du Kara Koum.

### *Le peuplement de la plaine*

#### **Au Dehistan archaïque**

Dès son occupation la plus ancienne, à l'Âge du Fer, l'économie du Dehistan est indissociable d'un réseau d'irrigation rapidement mis en place à partir de l'Atrek<sup>7</sup>. Dans son état actuel<sup>8</sup>, son canal principal est long de près de cent trente kilomètres, large de huit à dix mètres et profond de trois à quatre mètres; il se dirige vers l'ancien rivage de la Caspienne au nord-ouest. Deux dérivations principales s'en éloignent vers le sud-ouest, les canaux de Bengouvan et d'Akhour. C'est le long de ces derniers que se trouvent concentrés les sites du Dehistan archaïque, sur une distance de vingt à trente kilomètres, dans la partie sud de la plaine de Misrian.

Trente sites du Dehistan archaïque ont été répertoriés. Trois d'entre eux se distinguent des autres par leur ampleur : Tangsykyl'dja, Madau Depe et Izat Kuli, dont la superficie varie de cent trente à deux cent vingt hectares. Tous trois comportent une vaste citadelle<sup>9</sup> protégée par des tours et établie sur une plateforme en brique crue ou en pisé. Des "manoirs" fortifiés se répartissent alentour la surface restante, le long de canaux d'irrigation de troisième ordre. Aucun site du Dehistan archaïque n'est pourvu de mur d'enceinte ni, *a posteriori*, de réseau viaire. Il ne s'agit donc pas de villes *stricto sensu* mais plutôt de l'agglomération d'établissements agricoles fortifiés protégés par une citadelle. La présence de trois sites majeurs contemporains, de même ampleur et de plans comparables, relativement proches les uns des autres, ne permet pas de discerner de centralisation du pouvoir à l'échelle de la plaine. En revanche, il est tentant de supposer une organisation socio-politique reposant sur la jouissance commune de l'eau et sur l'entraide, que rendait nécessaire l'entretien du réseau d'irrigation en amont des différents sites. Les grands travaux de curage et d'extension du système d'irrigation auraient alors pu être régulièrement coordonnés, dans le cadre d'une confédération tribale, par l'élite des différents groupes dont les citadelles constituaient la résidence. En bref, si l'image que fournit l'archéologie du Dehistan archaïque est celle d'une société complexe, elle semble être restée à un stade protoétatique, celui d'une communauté d'intérêt économique.

Il est clair que le foyer principal d'occupation de l'Âge du Fer se trouvait concentré au Dehistan et non dans la plaine de Gorgân, au sud, où des niveaux du Dehistan archaïque, d'ailleurs plus récents, sont pourtant attestés. Quelle que soit l'origine des groupes humains qui colonisent la plaine de Misrian au deuxième millénaire, ils dénotent d'emblée une très grande maîtrise des techniques d'irrigation. Il s'agit là d'un constat majeur, car les parallèles que l'on établit traditionnellement entre la culture matérielle du Dehistan archaïque et celle de certains sites du plateau iranien<sup>10</sup>, se limitent aux

seuls assemblages céramiques. Or, il est évident que les compétences hydrologiques des populations du Dehistan n'ont pu être acquises qu'en un lieu où de telles connaissances étaient indispensables aux pratiques agricoles. Tel n'était pas le cas, à l'évidence, des régions du plateau iranien, d'où certains chercheurs font venir, suite à des mouvements migratoires complexes, les groupes humains de la plaine de Misrian.

L'hypothèse la plus plausible demeure donc, dans l'état actuel des connaissances, l'installation d'une partie des descendants des populations "à céramique grise lissée" de la plaine de Gorgân dans la vallée de la Sumbar, après la crise de l'urbanisation du début du deuxième millénaire. C'est en tout cas ce que dénotent, comme nous l'avons vu ci-dessus, les assemblages céramiques qui assurent la transition entre la tradition de l'Âge du bronze et celle de l'Âge du Fer local<sup>11</sup>. On peut dès lors avancer, à titre d'hypothèse, que des phénomènes d'expansion démographique ait nécessité la mise en valeur progressive de terres agricoles situées au débouché de la vallée de la Sumbar à l'aide de techniques acquises et développées sur place.

### **Aux périodes achéménide, hellénistique et parthe**

Curieusement, les périodes historiques suivantes ne sont pas toutes attestées par l'archéologie. La période achéménide, par exemple, et contrairement à d'autres régions d'Asie centrale<sup>12</sup>, n'aurait pas laissé de traces matérielles identifiables au Dehistan. Il en va de même des périodes dites hellénistique et parthe, qui sont quasi-absentes matériellement ici alors qu'elles sont bien représentées au sud dans la plaine de Gorgân et bien évidemment au nord-est et à l'est dans la région de Nisa, ainsi que dans la zone de piémont du Kopet Dagh et en Margiane. En revanche, l'Hyrkanie<sup>13</sup>, à laquelle le Dehistan sera parfois intégré – à la faveur des événements politiques et militaires confus qui caractérisent l'Asie centrale méridionale dans la seconde moitié du premier millénaire et au début de notre ère – est très bien documentée par les sources historiques<sup>14</sup>.

Il n'est en fait pas possible d'étudier la répartition de l'habitat dans la plaine de Misrian, de la période achéménide au début de la période sassanide. Un seul site présente en surface des tessons attribuables à l'époque parthe, celui d'Orta Depeslik au nord-ouest de la plaine, situation paradoxale contredite par les textes qui décrivent tous un Dehistan densément occupé. Sauf à remettre en cause la fiabilité de l'ensemble des sources littéraires concernées, force est de constater que le peuplement du Dehistan n'a pas laissé de traces identifiables pour ces périodes. On sait pourtant que le nord du Dehistan a constitué le berceau de la confédération tribale des Dehistano-parnis, qui devait donner naissance à la dynastie parthe arsacide. On sait encore qu'une des familles proches de la famille régnante, celle des Gêv, avait son fief au Dehistan. Il est pourtant indéniable que les Parthes ont souhaité isoler le Dehistan aux II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles de notre ère en construisant le mur d'Alexandre, dont le rôle était de protéger la plaine de Gorgân au sud, en contrôlant les

mouvements de populations venues du nord. Il semble en fait que l'on soit tout simplement confronté à un problème de reconnaissance de la culture matérielle des époques hellénistique et parthe dans la plaine de Misrian. Car il est impensable que le Dehistan, comme on le verra plus bas, ait été densément occupé à la période sassanide après un hiatus qui aurait impliqué l'abandon total du réseau d'irrigation. En effet, l'économie de la région était entièrement dépendante des ressources en eau, et un abandon des canaux, même de courte durée, aurait très rapidement entraîné leur comblement<sup>15</sup> et nécessité le recreusement de l'ensemble du réseau depuis l'Atrek.

### À la période sassanide

Les remarques que l'on vient de faire permettent d'affirmer le caractère continu de l'occupation de la plaine de Misrian, en assurant après la période parthe, dont les vestiges restent certes à identifier par des fouilles, la transition avec la période sassanide, très bien documentée, quant à elle, sur le plan archéologique et par les textes.

Le peuplement de la plaine de Misrian est caractérisé entre les III<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles de notre ère par un déplacement d'une soixantaine de kilomètres vers le nord-ouest. Aucun site d'époque sassanide n'est en effet attesté dans la zone proche de l'Atrek occupée à l'Âge du Fer. Si leur nombre est en nette augmentation par rapport à ceux du Dehistan archaïque, ils sont de tailles bien plus modestes. Il s'agit dans la majorité des cas de bourgs et établissements agricoles puissamment fortifiés. Certaines agglomérations présentent un aspect tout à fait militaire. Elles peuvent être défendues par une double enceinte et un fossé et posséder, pour les plus importantes, une citadelle dominant une ville basse comme c'est le cas à Khanly Depe ou Ulu Kizylli. La plupart des sites sont implantés le long des canaux d'irrigation, ce qui laisse supposer qu'on les a régulièrement entretenus. Certains établissements sont situés sur des extensions du réseau ancien à partir du canal magistral, comme Shadiz Kala.

La situation de ces vestiges, qui participent dans tous les cas, une fois encore, d'une économie fondée sur l'agriculture, pose le problème de l'entretien des canaux. En effet aucun site n'est répertorié, au sud, sur à peu près soixante kilomètres. Comment et dans quel cadre socio-économique et politique le canal magistral était-il entretenu ? Il est clair que le statut incertain du Dehistan<sup>16</sup> ne permettait pas que l'entretien du réseau d'irrigation dépende de l'autorité des Sassanides, si ce n'est durant la courte période où l'un d'eux fit du Dehistan sa résidence principale. L'absence totale de sites d'époque sassanide dans le *no man's land* que constitue la zone comprise entre le mur d'Alexandre, restauré et réactivé à la fin de l'empire, et le nord-ouest du Dehistan implique pourtant, pour que l'eau parvienne à ce dernier, l'entretien du canal magistral entre sa prise d'eau sur l'Atrek et les bourgs et fermes fortifiés du nord de la plaine de Misrian. Il convient alors, une fois encore, d'évoquer la nécessité de collaboration à cette vaste entreprise des

différents groupes humains dont les pratiques agricoles garantissaient la survie. Il est bien évident que ces grands travaux devaient être coordonnés par les élites locales, très vraisemblablement à l'échelle des tribus et des clans. Les communautés domestiques agricoles du Dehistan aux périodes récentes sont alors en cela fort peu différentes de celles de l'Âge du Fer : elles doivent nécessairement fonder leur fonctionnement économique sur l'entraide et la collaboration des groupes concernés. Ces derniers semblent être, à partir du V<sup>e</sup> siècle, les descendants de groupes humains apparentés aux Hephtalites, les Chionites ou Huns blancs, qui font leur apparition dans la région au IV<sup>e</sup> siècle. Ils étaient connus au Dehistan sous le nom de Tchols et leur capitale, Balkhan, est à rechercher soit à proximité de la baie de Türkmenbashi (Krasnovodsk), soit au voisinage immédiat de l'actuelle Balkhanabad (l'ancienne Nebit Dag), où se dressent deux épaulements rocheux aux noms évocateurs de Grand et Petit Balkhan. Il apparaît donc que le Dehistan constitue la limite sud du territoire sur lequel s'exerçait la souveraineté du *kagan* des Tchols dont la culture matérielle peut être tracée depuis l'Ouzboï au nord au Bas-Atrek et à la plaine de Gorgân, où une partie d'entre eux semble s'être établie<sup>17</sup>. Cette situation justifie parfaitement l'éloignement des sites de la plaine de Misrian par rapport à l'Atrek et même au mur d'Alexandre. La proximité avec la frontière nord-est de l'empire sassanide était en effet peu propice aux relations de bon voisinage, car c'est la plaine de Gorgân qui servait de base aux expéditions des grands rois au-delà du mur d'Alexandre. Une entente avec ces derniers était donc nécessaire, car la région de Tchat où s'effectuait la prise d'eau du canal magistral se situait dans un territoire qu'ils contrôlaient.

### **À la période islamique**

C'est, semble-t-il, au IX<sup>e</sup> siècle que débute la période de plus grande prospérité économique de l'Hyrkanie, grâce à une situation plus favorable pour le commerce avec le Khorezm et les régions orientales. L'ensemble de l'Hyrkanie est occupé du nord au sud et les voies de communication se développent en conséquence. Le nombre de sites, la surface qu'ils occupent et l'étendue des terres cultivées sont considérables. Les photographies aériennes montrent qu'on continue à utiliser le réseau d'irrigation ancien en le développant ou en l'étendant. Le type d'habitat se modifie. Les pratiques agricoles servent alors à entretenir une population nombreuse dont la prospérité se fonde sur le commerce. Cette population vit désormais majoritairement dans de grands centres urbains, comme celui de Djordjân au sud où l'on produisait de la soie au X<sup>e</sup> siècle, ou ceux de Yilanli Depe et Misrian-Dehistan, qui connaîtront une période extrêmement faste sous les Khorezmshah, jusqu'aux invasions mongoles du XIII<sup>e</sup> siècle.



### *Les fouilles*

Les activités de fouilles proprement dites se sont déroulées, parallèlement au programme de prospection, sur le site de Geoktchik Depe, à 18 km au nord-ouest du village de Madaw et à 14 km à l'ouest de la ville médiévale de Misrian/Dehistan. On y avait en effet reconnu en surface les témoins des principales occupations de la plaine à l'exception de la période islamique. Sa petite taille (cinq hectares), sa faible élévation (onze mètres au dessus de la surface actuelle), alliés à sa situation géographique<sup>18</sup>, en faisaient *a priori* le candidat idéal pour assurer la séquence chronologique et culturelle du Dehistan. La zone archéologique de Geoktchik Depe se compose de deux structures distinctes : le tepe principal, de plan à peu près circulaire et une enceinte rectangulaire, d'environ deux cents mètres de côté, à l'est.

La fouille du tepe principal a montré que sa formation résultait de la seule présence d'un complexe monumental du Dehistan archaïque. La seule occupation postérieure reconnue, d'époque sassanide tardive, ne se superposait pas aux structures de l'Âge du fer mais était limitée aux parties basses du tepe, parfois adossée aux vestiges antérieurs, au niveau de la plaine.

### Le complexe monumental du Dehistan archaïque

Il s'agit d'une construction, sans parallèle, à notre connaissance, en Asie centrale, en raison de son plan et de son état de conservation. Elle se compose de deux bâtiments adossés au nord et au sud à un noyau central en pisé que jouxtaient, à l'est et à l'ouest deux terrasses en briques crues d'au moins onze mètres de hauteur et d'une longueur moyenne de vingt mètres (fig. 1). Les dimensions de ce complexe architectural et son caractère massif n'ont pas permis de l'explorer dans sa totalité. La fouille en a été dans un premier temps limitée au bâtiment nord. Couvrant une surface d'environ 250 m<sup>2</sup>, il se compose d'un vaste espace central sur lequel ouvrent cinq pièces barlongues adossées à son mur nord. Conservé sur une hauteur maximum de treize mètres, le bâtiment nord présente la particularité d'être recouvert, sur toutes les faces internes de ses murs, par un placage de briques crues posées de chant. Celles-ci présentent deux modules : 50 x 70 x 10 cm, typique du Dehistan archaïque et 50 x 50 x 10 qui caractérise la période achéménide en Asie centrale et sur le plateau iranien. Ce dernier module n'est attesté que par des réfections du placage original et prouve que l'édifice est resté en usage jusqu'à la période achéménide, au moins jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère. À la fin de son utilisation, le bâtiment nord a été uniformément et volontairement rempli d'un sable orange probablement prélevé sur une dune voisine.

Un second bâtiment, symétrique au sud, avait cessé d'être en usage bien antérieurement à celui du nord. Il était scellé par des couches de comblement résultant de sa lente dégradation. Une fosse, creusée à travers les briques écroulées d'une des ses pièces, a livré un assemblage céramique typique du

Dehistan archaïque, qu'un fragment de bois carbonisé a permis de dater du XI<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Cette date prouve que le complexe monumental a connu deux phases d'utilisation principale et que sa construction a été réalisée très probablement dès le début de la période ([XIV<sup>e</sup>]-XIII<sup>e</sup> s. av. J.-C.) du Dehistan archaïque, en tous cas, bien antérieurement au comblement des pièces du bâtiment sud. Par ailleurs, le remplissage du bâtiment nord n'est pas sans rappeler le comblement cérémoniel du temple de Nush-i Jan, sur le plateau iranien, à la période achéménide.

La fonction de la construction massive de Geoktchik ne peut être supposée que par élimination. Il ne peut s'agir d'un établissement à usage défensif dont elle ne présente aucune des caractéristiques, ni dans son plan, ni dans ses proportions. Il ne s'agit pas non plus, pour les mêmes raisons, d'un habitat domestique ou à usage économique. On ne peut alors que suggérer une fonction cultuelle, quelles qu'en soient les modalités. De nombreux puits de pillage à travers la maçonnerie massive du bâtiment nord<sup>19</sup> prouvent que la mémoire de l'importance et de la fonction du lieu s'était conservée. Mais aucun d'eux n'avait atteint son but car le sable de remplissage semble bien avoir rempli son rôle : interdire, précisément, l'accès à l'intérieur du bâtiment.

On sait que la phase finale de la civilisation de l'Oxus voit une modification radicale des pratiques funéraires illustrée par la disparition généralisée des inhumations. Certains chercheurs établissent une relation entre ce constat et l'apparition de nouvelles croyances initiées par Zoroastre. Si l'existence historique de ce dernier est loin d'être établie, il n'en reste pas moins que de nombreux ossements humains parsèment le sommet du tepe principal sur lequel on a mis au jour, dans le massif de pisé, une sépulture<sup>20</sup> contenant les vestiges osseux, très lacunaires, de quatre individus et témoignant de pratiques de décharnement. Faut-il y voir les prémices de rites funéraires connus beaucoup plus tardivement et sous une forme évoluée à la période sassanide ? Peut-on envisager qu'au début de la période du Dehistan archaïque, celle qui voit la construction du complexe monumental de Geoktchik depe, une partie de la population n'ait pas encore été soumise aux nouvelles pratiques funéraires ?

La situation de Geoktchik depe, éloigné de soixante kilomètres de la zone de peuplement du Dehistan archaïque, dans un environnement que n'atteignait vraisemblablement pas le réseau d'irrigation<sup>21</sup> témoigne en tous cas du caractère exceptionnel du site. C'est pourquoi on peut envisager, avec la plus grande prudence et à titre d'hypothèse, que la construction massive de Geoktchik depe ait pu constituer le complexe funéraire de l'élite de la société du Dehistan à l'Âge du Fer. La tradition architecturale dont relève ce dernier est probablement l'héritière des terrasses hautes de l'Âge du Bronze et ne présente en tous cas pas de parallèles probants avec les monuments du plateau iranien. La fonction que l'on propose d'attribuer, avec toutes les précautions d'usage, à la construction massive de Geoktchik Depe, peut-elle être mise en rapport avec une tradition représentée, plus tardivement, par le

complexe funéraire de Koy Krylgan Qala en Ouzbékistan ? Seule une fouille exhaustive du bâtiment nord aurait pu permettre de répondre à cette question. Or, des problèmes de logistique insurmontables, liés au danger et à la somme de travail que représentait l'évacuation totale du sable de remplissage, n'ont malheureusement pas permis de mener à bien cette opération.

### La ferme fortifiée d'époque sassanide tardive : un établissement agricole de nomades sédentarisés

Un hiatus sépare la période achéménide de l'occupation sassanide limitée à la pente est du tepe principal. Il couvrirait près d'un millénaire avant que l'enceinte ne soit construite à l'est du tepe, probablement au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Longue de deux cent vingt trois mètres et large de deux cent six mètres, épaisse de deux mètres soixante et construite en briques crues carrées de 0,46 à 0,48 m de côté, l'enceinte est protégée par des tours d'angle circulaires et par des tours semi-circulaires régulièrement espacées sur la courtine. L'accès s'y faisait par l'est, du côté opposé au tepe principal. Contrairement aux sites majeurs d'époque sassanide et à certains sites contemporains, très structurés et densément occupés, l'enceinte de Geoktchik illustre un plan différent et très répandu au Dehistan. Réparties sur une surface de quatre hectares et demi, les constructions y sont en petit nombre (cinq), très espacées les unes des autres et alignées selon un axe approximatif nord-ouest sud-est laissant un très vaste espace libre de part et d'autre. Deux chantiers y ont été ouverts :

#### *La porte*

Elle comporte deux trois-quarts de tours massives en forte saillie par rapport à la courtine qui protègent l'accès à un porche en simple tenaille, ouvrant lui-même sur une pièce oblongue probablement voûtée à l'origine, comme le prouvent les nombreux fragments de briques tombés sur les sols (par ailleurs eux mêmes pavés de briques crues fragmentaires). Des constructions, dont une pièce a été dégagée au nord-ouest, s'appuyaient contre la face interne de la courtine. Le plan très caractéristique des deux tours de la porte, probablement d'origine arabe, interdit de dater la construction de l'enceinte d'avant l'invasion de la plaine de Gorgân sous le califat d'Uthman en 650. Une date postérieure à la conquête définitive de celle-ci par les Arabes (716-717), paraît pourtant plus vraisemblable (Boucharlat et Lecomte, 1987 : 197).

#### *Le tepe central*

On a procédé par ailleurs à la fouille partielle du tepe le plus important que renfermait l'enceinte (haut d'un mètre cinquante). Il s'agit d'une vaste maison d'habitation (fouillée sur plus de deux cents mètres carrés), occupant le centre de l'espace circonscrit par l'enceinte dont trois pièces et deux foyers construits ont été dégagés. Les quelques vestiges que l'on y a recueillis permettent d'attribuer cette structure aux VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles de notre ère.

Très peu de matériel a été recueilli lors de ces deux opérations, les sols n'ayant été que très partiellement atteints dans l'habitat domestique. L'assemblage céramique est pourtant caractéristique de la période sassanido-islamique au Dehistan, aussi bien que dans la plaine de Gorgân. La céramique est en majorité rouge vif, parfois lissée et très fréquemment décorée au peigne de lignes ondulées. Une pâte beige jaune est également bien représentée de même qu'une céramique grossière très proche de celle des périodes antérieures.

Ce type d'établissement fortifié, à vocation agricole aussi bien que défensive (il sert en cas de danger d'enceinte-refuge, d'où la faible surface occupée par les constructions), représente la synthèse de l'occupation du Dehistan à cette époque, région agricole et sédentaire mais également vouée au nomadisme comme l'attestent les sources historiques. Cette ferme fortifiée, dans laquelle on produisait également de la céramique, comme le prouvent les nombreux draps de four visibles en surface, caractérise très certainement l'habitat des Tchols. L'espace laissé libre à l'intérieur de l'enceinte permettait d'accueillir yourtes et troupeaux en cas de danger, tout en ayant pu jouer le rôle de lieu d'échanges.

## Conclusion

Le Dehistan présente l'avantage, sur beaucoup d'autres régions de l'Orient ancien, de n'avoir été que très localement réoccupé depuis la période timouride. Il en découle une très grande lisibilité au sol et sur une très vaste superficie de son peuplement ancien.

Acteur essentiel de l'économie du Dehistan, le réseau d'irrigation fournit la clé de l'interprétation du peuplement de la plaine de Misrian. À l'exception des sites méridionaux du Dehistan archaïque, préservés de l'alluvionnement et des réoccupations tardives, le système d'irrigation dans son état actuel est à rapporter à la période islamique. Les implications de ce constat sont lourdes de conséquences : elles supposent en effet, compte tenu des contraintes du relief et de l'impossibilité de déplacer les canaux, un entretien constant de l'ensemble du réseau. L'extrême régularité de son tracé, alliée à la superposition des différents états du système que nous avons pu mettre en évidence, conforte cette conclusion. Il est évident qu'un abandon ou une destruction du système, même pour une courte période, aurait nécessité un recreusement<sup>22</sup> de l'ensemble des canaux, tâche qu'étaient incapables d'assumer les communautés agricoles concernées telles que nous les envisageons. La fin de l'occupation de la plaine de Misrian, au XIII<sup>e</sup> siècle, est le fait des Mongols, dont on connaît la propension à détruire toute forme d'irrigation pour éradiquer l'occupation humaine dans les pays conquis. Ils ont atteint leur but au Dehistan dont les ressources en eau furent à jamais supprimées et qui ne connaîtra plus aucune occupation structurée de l'ensemble de son territoire. On peut donc

considérer, au terme de quatre campagnes de fouilles et en s'appuyant sur les données historiques, que l'occupation y a été continue depuis l'Âge du Fer. Les traces matérielles et plus particulièrement les assemblages céramiques ne rendent pas compte de la continuité du peuplement mais on sait à quel point l'appréciation que l'on peut avoir de la plaine de Misrian à toutes les époques dépend à la fois du faible nombre de sites explorés et du type de fouilles (sondages stratigraphiques restreints) pratiqué sur chacun d'eux. Loin de nous l'idée de remettre en cause les résultats impressionnants déjà obtenus sur ce terrain par les archéologues soviétiques et turkmènes, l'intérêt scientifique exceptionnel du Dehistan justifierait au contraire que l'on suive leurs traces en élargissant les champs d'investigation par la fouille extensive de sites représentatifs de chacune des périodes.

La fouille du complexe monumental de Geoktchik Depe nous a amenés, sur la base d'observations convergentes, à considérablement abaisser la date de la fin du Dehistan archaïque, au moins jusqu'à la période achéménide (VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère), sans que les assemblages céramiques en témoignent. Mais il est vrai qu'en Asie centrale, la très grande durée de vie de la plupart des assemblages céramiques interdit, sur leur base seule, de les mettre en rapport avec telle ou telle évolution historico-politique. Les analogies d'ordre général montrent que la construction massive de Geoktchik Depe peut être mise en rapport avec une tradition architecturale centre-asiatique antérieure : celle des terrasses hautes de l'Âge du Bronze. Aucun parallèle précis ne peut pourtant être établi pour ce qui est de son plan que sa massivité interdit d'interpréter comme la résidence d'une élite locale ou comme un fortin. Ces constatations, alliées à sa situation d'éloignement par rapport au noyau de peuplement du sud-Dehistan, nous conduisent à l'interpréter comme étant très certainement à usage cultuel et à poser le problème d'une possible interprétation comme complexe funéraire. Sa construction remontant sans doute à la moitié du second millénaire, correspond en effet à l'installation des populations les plus anciennement connues de la plaine à proximité de l'Atrek. C'est donc délibérément, en raison de sa fonction spécifique, que le complexe monumental de Geoktchik Depe fut érigé aux marges des zones occupées.

Aux périodes préislamiques récentes, l'élément déterminant de la plaine de Misrian à partir du V<sup>e</sup> siècle nous paraît être la présence des Tchols dont le Dehistan constitue très certainement la limite méridionale d'extension territoriale à cette date. Par extension territoriale, nous entendons contrôle effectif d'une région dont la capitale, comme nous l'avons vu, se situait à près de deux-cents kilomètres au nord-ouest de la plaine de Misrian. La réalité est tout autre pour ce qui est de la culture matérielle des Tchols, que l'on identifie clairement comme très homogène de l'Uzboï<sup>23</sup>, au nord, à la plaine de Gorgân, au sud. Ce constat tend à prouver que la construction à la période parthe, puis la réactivation à la fin de la période sassanide du mur

d'Alexandre, loin de viser à empêcher le déferlement massif de nomades aux frontières nord de l'empire, a plutôt joué le rôle de passage obligé visant à contrôler les infiltrations progressives de populations en voie de sédentarisation sur tout le territoire de l'Hyrcanie.

Olivier Lecomte  
CNRS, UMR 7041, Nanterre, France

## BIBLIOGRAPHIE

- Deshayes J. (éd.), *Le Plateau Iranien et l'Asie centrale des origines à la Conquête Islamique*, éd. du CNRS. Paris. 1977.
- Deshayes J. (sous la Direction de), Boucharlat R. et Lecomte O., avec des contributions de J.-C. Gardin et R. Gyselen, *Fouilles de Tureng Tepe, vol. 1. Les périodes sassanides et islamiques*. Éd. Recherches sur les Civilisations. Paris. 1987.
- Lecomte O., Mashkour M., "Hyrcanie et Dehistan, de l'Âge du Fer à la période islamique (XIII<sup>e</sup> s. av.-VIII<sup>e</sup> s. ap. J.-C.)", *Bastan Shinasi ve Tarikh*, vol XXVI, 1997. Téhéran (en persan).
- Lecomte O., "Le complexe cultuel de Geoktchik Depe", *Archeologia*, N° 352, janvier 1999 : 54-66.
- "Iran et Non-Iran. L'Hyrcanie entre Iran et steppes d'Asie centrale", *Dossiers d'Archéologie* N° 243 "Empires Perses d'Alexandre aux Sassanides" 1999 : 14-18.
- "Vehrkânâ and Dehistan : late farming-communities of south-west Turkmenistan from the Iron Age to the Islamic period", *Parthica*, vol I. 1999 : 135-170.

## NOTES

1. Voir à cet égard les actes du colloque organisé à Paris par J. Deshayes en 1976.
2. La plaine de Gorgân ainsi que les régions situées à l'est d'Ashgabat, se caractérisaient alors par des assemblages à céramique grise. Une céramique à décor géométrique peint était typique, en revanche, des sites de piémont du Kopet Dagh, à l'est d'Ashgabat.
3. La "burnished grey ware" ou BGW des archéologues anglo-saxons.
4. De type Namazga.
5. Au cours desquels des subventions furent régulièrement attribuées par le Ministère des Affaires Étrangères français que nous tenons à remercier ici. Par son soutien constant et l'aide logistique qu'elle a fournie, la partie turkmène a assuré le bon déroulement des opérations conjointes. Qu'elle en soit remerciée en la personne d'E.E. Atagarryew, co-responsable, avec le signataire de ces lignes, de la Mission Archéologique Franco-Turkmène.
6. Une route longeant les rives de l'"Amou Darya" (Ouzboï) jusqu'au site d'Igdy, pour se diriger ensuite vers le sud, est connue au XVII<sup>e</sup> siècle pour avoir été suivie par un prince astrakhanide se rendant de Kounya Ourgentch au Mazanderan, mais rien n'autorise à penser qu'elle ait existé aux périodes anciennes.
7. Dans la seconde moitié du deuxième millénaire. La prise d'eau de son canal principal,

le canal de Shadyz, se faisait en amont de Tchat, actuellement en Iran.

8. Qui résulte d'une extension et d'un entretien réguliers jusqu'à la période mongole.
9. C'est également le cas de sites de moindre importance. Dans les trois cas mentionnés, la superficie de la citadelle peut atteindre dix hectares.
10. Tepe Giyan, Tepe Sialk B, Khorvin, Godin Tepe, Nush-i Jân, Hasanlu, par exemple.
11. Les formes céramiques les plus caractéristiques de cette période sont les bols tripodes, les bols et jattes à anse horizontale, avec ou sans bec verseur, et les "théières" à bec ponté grises lissées et rouges.
12. Y compris la plaine de Gorgân ou la période VA de Tureng Tepe peut être attribuée à cette période.
13. Elle couvrirait une étendue comprenant au nord le Dehistan et au sud la plaine de Gorgân.
14. Grâce aux mentions qui en sont faites par Hérodote, Polybe, Quinte-Curce, Isidore de Charax et Arrien, notamment.
15. C'est le constat que l'on a pu faire, lors de l'abandon des travaux de prolongation du canal du Karakoum au sud de la plaine : les sections creusées en 1994 et 1995 étaient déjà partiellement comblées – et franchissables – dès 1996. De plus, la fin de l'occupation principale au Dehistan est due à la destruction du système d'irrigation par les Mongols au XIII<sup>e</sup> siècle.
16. Contrairement à la plaine de Gorgân, il n'est pas établi que le Dehistan ait été intégré de manière durable à l'empire sassanide.
17. Il existe en effet une totale identité entre la culture matérielle du Dehistan aux V<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles et celle de la plaine de Gorgân, reconnue par exemple dans le fortin d'époque sassanide de Tureng tepe. Ils finiront par dominer y compris la plaine de Gorgân. C'est contre les Tchols que les troupes arabes conquerront la région au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère.
18. Il représente le site le plus septentrional du complexe du Dehistan archaïque.
19. L'un d'eux, creusé à travers le mur nord du bâtiment, le long d'une des pièces bar-longues a été vidé sur une profondeur de 3,50 m. D'étroites "fenêtres", sondages destinées à reconnaître le contenu du bâtiment, avaient été régulièrement réalisées vers l'intérieur de la pièce au fur et mesure de la descente. Toutes se sont heurtées au remplissage sableux.
20. Elle daterait des VIII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> av. J.-C. selon la datation que l'on fait d'une pointe de flèche à douille et à ergot recueillie dans la tombe.
21. Rappelons, l'absence totale de sites du Dehistan archaïque entre Izat Kuli, au sud, et Geoktchik depe.
22. Si l'on envisage par exemple, à titre d'hypothèse, un hiatus entre les périodes parthe et sassanide ayant nécessité le recreusement des canaux, il est incompréhensible qu'aucun site sassanide n'existe à proximité de la prise d'eau du canal magistral, lieu obligé de commencement des travaux. Ce raisonnement est susceptible d'être appliqué à toutes les périodes d'occupation : Dehistan Archaïque/achéménide ; achéménide/post-achéménide ; post-achéménide/parthe etc. Dans tous les cas, compte tenu de la lisibilité extrême du terrain on discernerait, pour chaque réoccupation succédant à un hiatus une progression, à partir du sud, des établissements humains allant de pair avec l'extension du système d'irrigation.
23. Sur le site d'Igdy Kala, notamment.